

418
BP

SUÈDE

L'HABITATION EN BOIS. — LA FORME DE LA VIE RUSTIQUE. — TYPE D'INTÉRIEUR. —
USTENSILES EN BOIS DU PAYSAN.

La chambre représentée provient d'une « maison à plafond chevronné » (Ryggastuga); type ancien qu'on rencontre en petit nombre dans plusieurs provinces. L'exemple est du district de Halmstad et d'Arstad, dans le Halland.

Le bois de sapin dont la maison rustique norvégienne et suédoise est généralement faite (en Scanie, on emploie la brique de Hollande) est, de tous les matériaux, celui qui convient le mieux pour le climat. La brique et la pierre y conservent presque toujours une certaine humidité, rendant le séjour à la maison malsain, désagréable; elles s'y détériorent en peu de temps. Avec le bois, isolé du sol par une fondation, ou portant sur le granit d'un rocher, non seulement il n'y a pas d'humidité à craindre, mais comme le bois durcit à l'air, l'habitation devient d'une solidité que le temps augmente. Aussi est-ce le nombre des années de la *pirtti*, la maison finlandaise de caractère national, qui en fait la valeur; telle *pirtti*, remontant à plus d'un siècle, défie l'acier de la hache, qui se brise et vole en éclats sur son bois.

L'habitation en bois, que l'abondance de la matière dans la contrée paraît d'abord expliquer suffisamment, fut cependant, en Scandinavie, une importation asiatique; le mode en est médique; et lorsque les Arias-Germains se présentèrent dans « le chemin septentrional, » « *le Nordweg*, » parmi des populations jusqu'alors enfouies sous terre, se contentant des plus tristes retraites et des plus sordides demeures, ils en apportèrent avec eux le principe. Leurs abris ambulants, leurs charrettes aux larges toitures, au coffre débordant pour contenir la famille et ses richesses, formant un étage auquel on accédait latéralement par une échelle extérieure mobile, y devinrent le chalet; c'est-à-dire, un véhicule dont, en le fixant, on a détaché les roues, mais qui a laissé à la demeure l'empreinte de son coin primitif. L'échelle mobile, devenue l'escalier tenu au dehors, contre toute logique, malgré l'inclémence du climat, suffirait seule à rappeler l'origine du chalet.

La maison d'Ornas, pl. BS, n° 54, est un des plus vieux exemples de la configuration générale du chalet encore debout. Le chalet suisse, frère du norvégien, a roulé plus loin; c'est, au fond, leur seule différence.

L'habitation roulante était naturellement séparée de toute autre; aussi le chalet reste-t-il isolé. Toutefois, l'isolement de l'habitation tient encore à d'autres causes, signalées par Tacite comme un trait de race: « Les peuples de la Germanie ne souffrent pas des demeures contiguës. Ils vivent séparés et dispersés, selon qu'une fontaine, un champ, un bois leur a plu. Leurs villages ne sont point, comme les nôtres, formés de maisons qui se joignent et se tiennent. » (*La Germanie*, par. XVI.)

Le village suédois ou norvégien est, en effet, loin de ressembler à nos agglomérations rurales; il est souvent dispersé sur une étendue de plusieurs lieues: les maisons sont disposées, selon le caprice, à travers les vallées ou suspendues aux flancs des collines, chaque famille vivant isolément dans son habitation. La paroisse est la réunion de plusieurs villages, souvent fort distants les uns des autres. Le point de ralliement de la communauté éparsée est l'église, bâtie au milieu du cimetière, et généralement entourée d'arbres. C'est là que, le dimanche, les paysans arrivent sur une petite charrette avec leurs femmes et leurs enfants, et qu'après le sermon on se livre à la danse ou à des exercices gymnastiques.

La forme la plus complète de la demeure rustique en bois se rencontre dans l'agglomération du *gaard* norvégien, dont le nom intraduisible, qui se prononce *gôr*, paraît surtout désigner une enceinte. Le *gaard*, qui a le caractère d'une ferme, n'est point un bâtiment formant corps; il se compose de cabanes indépendantes les unes

des autres, tenant lieu, chacune, d'une pièce d'affectation particulière. La principale de ces constructions en bois, conservant souvent la forme du chalet, sert au coucher de la famille : le maître hospitalier y admet le voyageur; une autre sert au coucher des gens de labeur; une autre renferme les provisions; une autre, les ustensiles de travail; une autre sert de grange ou d'écurie; une autre enfin, particulièrement tenue à l'écart, contient le four. Cette dispersion, précaution prise contre les dangers d'incendie, existait aussi dans les anciens palais médiques, décrits par Homère. Dans un pays où l'eau, si souvent gelée, serait d'un tardif secours pour combattre la propagation de l'incendie, le Lapon lui-même ne met pas, selon l'expression du proverbe, tous ses œufs dans le même panier; il ne garde pas dans sa tente certaines fourrures, et loge au dehors la réserve de ses vivres, à proximité, sous un abri spécial.

Souvent le personnel d'un seul gaard forme toute la composition d'un village. Cette existence isolée, au milieu des bois et des montagnes, a non seulement contribué à donner au Scandinave un caractère méditatif et observateur, mais l'a, de plus, rendu très particulièrement industriel : un gaard est tout un petit monde de laboureurs et d'ouvriers, parmi lesquels le maître forge lui-même ses instruments, ferre ses chevaux, répare ses voitures. Éloigné de tout, il faut y être approvisionné de tout, et l'on doit y savoir suppléer par sa propre industrie à tout ce qui peut manquer. Les filles du gaard tissent la toile, fabriquent et façonnent les habits de « *vadmel*. » Plus d'un gaard des riantes vallées du Guldbrandsdal, dans le Dovre-field, se trouve à huit ou dix lieues de l'église paroissiale. Les villages sont parfois si singulièrement rares que, sur la route de Christiania à Drontheim, dans un espace de cent cinquante lieues, Ampère n'en rencontra pas un seul; chaque famille vivait dans son gaard.

L'existence du villageois, agriculteur, pasteur, mineur ou pêcheur, est de la même nature que celle de l'homme du gaard; c'est la vie générale des campagnes. Il y a cinquante ans, et sauf la Scanie, où la physionomie du village différait déjà sensiblement, il n'existait pas encore aux environs de Stockholm même, une seule paroisse dont les maisons fussent agglomérées; elles étaient toutes formées de petits villages de dix à douze maisons au plus, parfois groupées autour de quelque château, le plus souvent isolées. Aussi, dans de semblables localités, où aucun artisan spécial n'aurait trouvé à vivre, le paysan était-il tout à la fois laboureur, cordonnier, forgeron, et obligé à non moins d'industrie que l'homme du gaard.

C'est cet isolement de populations contraintes de se suffire à elles-mêmes, et confectionnant de leurs propres mains les ustensiles et les objets nécessaires à leurs besoins, qui a puissamment contribué à la conservation des formes et des types du matériel domestique, dont quelques-uns remontent parfois à un passé si lointain, qu'on leur attribue des sources laponnes, reconnaissables d'ailleurs, suivant les archéologues du Nord, dans le goût d'un grand nombre d'objets à l'usage des paysans.

Parmi les populations pastorales surtout, l'isolement est si grand, que le *saeter* norvégien (*saeter* implique l'absence de culture), petite ferme isolée non habitée l'hiver, ne l'est souvent pendant l'été que par une jeune fille, s'occupant seule du pâturage des moutons et des vaches.

La chambre représentée appartient à l'une de ces cabanes faites de troncs de sapin équarris ou bruts, posés horizontalement les uns sur les autres, reliés entre eux par de simples chevilles de bois. Les interstices étant bourrés de mousse mélangée à de la terre glaise, on a ainsi un abri permettant de braver le froid le plus intense. Le toit se compose d'une charpente légère recouverte d'écorces de bouleau, par-dessus lesquelles on entretient souvent un gazon assez épais pour être fauché; lorsque quelque apprenti voisin permet l'escalade du toit, la chèvre, le mouton même, y trouvent un gras pâturage. John Carr dit n'avoir jamais vu d'herbe aussi verte et haute que celle des toits des maisons d'Upsal. Ce revêtement, considéré comme diminuant les dangers du feu, est, en effet, d'un usage fort répandu, et donne au toit des grandes comme des petites maisons un aspect des plus riants. Il en est même qu'un soin particulier enrichit de plates-bandes de fleurs. Toutes les constructions du gaard sont généralement ainsi couvertes.

Les maisons du genre représenté ne comprennent ordinairement que deux pièces : une espèce de vestibule dont la porte d'entrée est à peine haute de quatre pieds; une chambre commune où la femme file, où l'homme a son établi, où se fait la cuisine et où l'on couche; une seule fenêtre en tabatière l'éclaire, placée du côté du midi. Avant l'apparition de l'horloge et de sa boîte, c'était une armoire qui en tenait la place. Lorsque les rayons du soleil donnaient sur cette armoire, c'était l'heure du déjeuner; quand, au contraire, par suite de l'évolution terrestre, les rayons frappaient le poêle placé en face de l'armoire, c'était l'heure du dîner.

On n'a pu introduire ici le poêle qui compléterait l'ensemble de la pièce; il est de forme circulaire, construit en briques, haut environ de quatre pieds : son tuyau donne dans la cheminée du fourneau de cuisine. Cette cheminée s'élève au-dessus du toit; elle est garnie intérieurement d'une planche carrée attachée à un long bâton où tient une corde, pour pouvoir ouvrir et fermer à volonté. Dans la cheminée se trouve une pince en fer où l'on place une branche de sapin, que l'on allume pour éclairer l'intérieur de la chaumière.



SUEDE

SWEDEN

SCHWEDEN

B-P

IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Schmidt lith.

Dans cette pièce, il n'y a qu'un lit destiné au chef de la famille et à sa femme; tout le reste dort sur les bancs placés le long des parois, bancs garnis de paille ou de peaux de mouton; quelquefois, rarement, d'une literie véritable. En certains endroits, on loge dans le dessous du banc l'oise couveuse. Enfin, dans des logis de ce même genre, on rencontre aussi dans l'alcôve des lits en grabats superposés, comme chez les pêcheurs de la Hollande et chez le vieil Armoricaïn.

Ces petites maisons, que le paysan bâtit lui-même sur quelque rocher, sont le plus généralement peintes à l'extérieur d'un rouge foncé. L'homme, obligé d'y séjourner pendant une longue partie de l'année, s'applique à l'embellir, à l'égayer avec des décors de sa main, qui cachent la nudité intérieure des parois. La femme a filé, tissé, blanchi, brodé la toile; le paysan l'illustre de ses peintures. Bruyamment coloriées, à la manière d'Épinal, ces enluminures, faites à l'eau, sont des images dont la facture rappelle celle du moyen âge. Elles pourraient même remonter à cette époque, si, du premier coup d'œil, on n'y voyait figurer des redingotes, des gilets, des pantalons qui brillent là d'une splendeur particulière. Des Noé et des David peuvent en être affublés. Il est telle de ces peintures où l'on voit les frères de Joseph se rendant en Égypte, le pied dans l'étrier, habillés en généraux du dix-neuvième siècle, le tricorne avec son plumet au vent, et aux dents la pipe d'écume.

Parmi les sujets traités ici, on trouve, au drapeau en bande qui pend au-dessous de la fenêtre, la naissance du Christ; sous la toiture, Noé entrant dans l'arche avec sa famille; le sacrifice d'Abraham. Les enfants de Noé sont costumés en gens du dix-neuvième siècle, ainsi que les trois rois mages venant adorer le Christ qui se trouvent au dessous, montés en file, habillés selon le goût de 1836. Aux sujets bibliques le paysan en joint d'autres, empruntés à la vie de famille, auxquels se mêlent aussi quelques caricatures de la vie privée ou publique. L'enluminure qui couvre la lingerie de la porte semble un banquet de fiançailles, à en juger par la « vierge couronnée. » D'autres plus petites, formant suite, se remarquent auprès de l'armoire de l'horloge; elles paraissent du caractère de ces satires locales dont les paysans s'amuseut.

Des branches de sapin, hachées menu, semées ordinairement sur les planchers, remplissent la maison de leur odeur balsamique. Dans la belle saison, pendant toute sa durée et surtout aux jours de fête, ce sont des fleurs que l'on jonche sur le parquet. Cela est une coutume générale en Suède, suivie même dans beaucoup de maisons riches.

Le mobilier consiste ici dans la literie; une boîte à horloge; une petite armoire, espèce de secrétaire à deux corps, sur laquelle est posée la Bible; une table servant d'établi, à tiroir, et façonnée avec goût, chargée de divers utensiles et objets, tels que le pot pour contenir le beurre, marchant avec le rouleau pour le faire qui est appendu près de la porte; un chandelier trépied en fer peint, de très vieux modèle; quelques petits récipients en bois; la tabatière en cuivre jaune et rouge; la pipe; la blague en peau, un livre, etc.; sur le soubassement de cette table, les petits sabots de l'enfant.

Le long de la muraille, le banc, sur lequel l'homme est assis. Devant, au premier plan, le « bahut » en bois sculpté, armé de ferrures. Il contient des vêtements, des parures. La boîte ovale posée dessus servait particulièrement aux bonnets, aux chiffons légers. Les dessins en zones de la broderie en tapis dont cette boîte est décorée, ainsi que la vivacité des couleurs, se rapprochent des broderies armoricaines; ils en ont tous les caractères.

Le rouet est peint en vert, de même que le fauteuil de bois, qui ne figure pas ici. Sur le manteau de la cheminée, on voit deux chandeliers en terre cuite, dont l'un, à base carrée, est d'un double usage: on y brûle une bougie; en le retournant, il devient un candélabre où l'on en peut brûler quatre, une à chaque angle. Avec ces chandeliers se trouve une lanterne en vessie.

Sur la tablette fixée à la cloison de l'alcôve, on remarque: un autre chandelier en terre cuite, le plus rustique de tous; une assiette émaillée et peinte; la petite meule pour affiler les couteaux; au-dessous, pend la serviette aux bords travaillés. Le lit se cache sous des rideaux blancs, en toile rayée de bleu. Des tablettes, établies dans le triangle formé par la toiture de la cabane et parées de toiles frangées à dessins brodés en couleurs sur le blanc, rappellent le napperon de la crédence et la parure de l'autel. Ces tablettes sont couvertes de vaisselle de terre et de bois, mélangée d'utensiles de cuivre, d'étain, et même de verre. Le coquetier en bois de haute antiquité s'y rencontre avec une assiette en faïence émaillée, datée 1818; c'est un méli-mélo dont les matières et les couleurs variées ne manquent pas d'attrait. Le paysan, qui en tient le fond de ses ancêtres et se plaît à y ajouter, est fier de ce dressoir et n'en néglige pas la parure; à lui seul, le dressoir indique l'aisance de la maison.

Les deux époux sont des septuagénaires; la femme tient un papier déplié, qu'elle lit à haute voix; l'homme écoute avec attention, tout en s'occupant à débiter une carotte de tabac. Le rouet est silencieux, le chat se caresse en se frottant à la laine du jupon de sa maîtresse. Les costumes de ces paysans sont marqués d'un

coin déjà ancien. Le bonnet de soie en béguin porté par la femme a été en usage dans plusieurs provinces de la Suède jusqu'à une époque assez récente, il est très rare à l'heure actuelle. L'homme a déposé sa veste; son gilet, largement brodé en couleurs, est parfaitement clos, et renferme la cravate haute, sans nœud, mise en fichu; le bonnet est de laine rouge; la culotte et les bas d'un bleu foncé sont pareils; la jarrettière avec ses rubans rouges, les sabots blancs, complètent ce costume. La chemise est en toile.

L'isolement dans lequel sont montrés ces deux vieillards est une chose significative. Le Halland, au sol peu fertile, où les rochers, souvent énormes et en profusion, s'entassent les uns sur les autres, pays dans lequel on ne voit guère pour tout arbre que le genévrier rampant humblement sur la mousse dont les rochers sont couverts, le Halland, fort pittoresque, mais d'autant plus pauvre que la population y surabonde, est déserté par une partie de ses habitants pendant la belle saison; les bras valides vont en Scanie pour les travaux de l'agriculture, et c'est ce moment de la dispersion qui paraît avoir été choisi. Les pauvres vieux qui gardent la chambre, y relisent sans doute quelque lettre des enfants en exil.

Les ustensiles en bois, au sujet desquels, et par l'obligeante entremise de M. le colonel Staff, attaché militaire à la légation de Suède, M. Artur Hazelius nous a fait l'honneur de nous fournir des renseignements, sont tous œuvres de paysans.

N° 1. Cuiller d'alliance, employée le jour de la noce et servant au repas des mariés. — Il est d'usage que les deux cuillers soient taillées dans le même morceau de bois. Longueur, 1^m,20.

N° 2. Cafetière en bois sculpté et peint, d'un caractère commémoratif. — Le sujet peint sur la panse représente le mariage religieux; l'anse est ornée de têtes de chevaux. Objet norvégien. Hauteur, 0^m,35.

N°s 3 et 12. Cuillers en bois de la province de Herjeadale, nord de la Suède: l'une sculptée seulement, l'autre sculptée et peinte. 15 et 13 centimètres de longueur.

N° 4. Broc pour la bière, bois sculpté et peint. Norvégien. Haut., 0^m,20.

N° 5. Cuiller dont le manche est gravé et peint; sans désignation de lieu. Longueur, 0^m,10.

N°s 6 et 7. Tasses « pour plaisanter, » lorsqu'on est de bonne humeur. — Elles sont de petite dimension et réunies en groupes: deux ensemble avec un manche commun, ou trois sans manche; bois peint à l'intérieur et à l'extérieur; la double avec son manche mesurant 0^m,15, la triple, 0^m,12. Ces spécimens sont norvégiens.

Comme il est évident que l'on ne saurait boire à la fois dans deux tasses remplies, s'inclinant en même temps, il doit être, en effet, assez plaisant de s'y essayer. On peut se demander cependant si cette bizarre conception n'a point une autre origine que le badinage, et si ces petits

réipients, qui communiquent entre eux par un petit trou percé vers le haut, de manière que les liquides puissent se déverser d'une tasse dans l'autre, ne servaient pas jadis à quelque incantation, à des observations sur le mélange des liquides, de la famille des présages que cherchent encore certaines gens dans le marc, de café.

N° 8. Cuiller triple; bois ajouré et peint. Spécimen dalécarlien. Cette cuiller, dite aussi « pour plaisanter, » a 0^m,25 de longueur.

N° 9. Autre cuiller du même genre, double, en bois sculpté. Longueur, 0^m,17.

N° 10. Boîte ovale en bois sculpté et peint, servant à mettre les boutons. Norvège. Diamètre, 0^m,20.

N° 11. Jatte pour la bière, en bois peint à l'intérieur comme à l'extérieur. Cette coupe est en forme de nef, la proue en tête de coq surmontée de sa crête. L'extérieur, bordé de blanc, porte une inscription qui est un verset de la Bible. Cette coupe norvégienne mesure, y compris l'anse, 0^m,30 de longueur.

N°s 13 et 16. Boîtes pour le beurre; la décoration du bois de ces réipients, fine et claire, à linéaments réguliers, les rapproche du goût lapon. Ces boîtes sont norvégiennes; leur hauteur est de 0^m,30.

N° 14. Cuiller double de la Dalécarlie. Manche ajouré, orné à la partie supérieure d'anneaux mobiles qui semblent simuler le chaton d'une bague. L'intérieur de la cuiller est gravé. Longueur, 0^m,18.

N° 15. Cuiller à soupe, la « louche » de la Westrogothie; spécimen signalé comme très remarquable; elle a 0^m,30 de longueur.

Cet intérieur et ces ustensiles ont figuré à l'exposition internationale de 1878, à Paris, dans la section suédoise. Ils proviennent du Musée d'ethnographie scandinave de Stockholm.

(Voir, pour les renseignements bibliographiques, la notice de la planche BS.)